

Echos de Cannes

Cannes 2010
63^e édition

12 au 23 mai 2010

**Compétition internationale (19 films) :**

Tournée, de Mathieu Amalric, France
Des Hommes et des Dieux, de Xavier Beauvois, France
Hors la Loi, de Rachid Bouchareb, Algérie, France, Belgique
Biutiful, d'Alejandro Gonzalez Inarritu, Espagne, Mexique
Un Homme qui crie, de Mahamat-Saleh Haroun, Tchad
Hanyo (The Housemaid), de Im Sangsoo, Corée du Sud
Copie Conforme, d'Abbas Kiarostami, Belgique, France, Italie
Autreiji (Outrage), de Takeshi Kitano, Japon
Poetry, de Lee Chang-Dong, Corée du Sud
Another Year, de Mike Leigh, UK
Fair Game, de Doug Liman, USA
Schastye Moe (Mon Bonheur), de Sergei Loznitsa, Ukraine
La nostra Vita, de Daniele Luchetti, Italie
Utomlyonnye Solntsem 2 : Predstoyanie (Soleil Trompeur 2 : L'Exode), de Nikita Mikhalkov, Russie, France, Allemagne
Slezid Teremtés - A Frankenstein Terv (Un garçon fragile - Le Projet Frankenstein), de Kornél Mundruczo, Hongrie
La Princesse de Montpensier, de Bertrand Tavernier, France
Rizhao Chongqing (Chongqing Blues), de Wang Xiaoshuan, Chine
Lung Boonmee Raluek Chat (Uncle Boonmee qui se souvient de ses vies antérieures), de Apichatpong Weerasethakul, Thaïlande
Route Irish, de Ken Loach, UK, France, Belgique, Italie, Espagne
Hors Compétition (9 films) :
You Will Meet a Tall Dark Stranger, de Woody Allen, USA
Tamara Drewe, de Stephen Frears, UK
Wall Street - Money never sleeps (L'argent ne dort jamais), de Oliver Stone, USA
Robin Hood, de Ridley Scott, USA
The Tree (L'Arbre), de Julie Bertuccelli
Carlos, de Olivier Assayas, France, Allemagne
Kaboom, de Gregg Araki
L'Autre Monde, de Gilles Marchand
Autobiografia Lui Nicolae Ceausescu (L'autobiographie de Nicolae Ceausescu), de Andrei Ujica, Roumanie

63^e édition

L'affiche 2010 est une création d'Annick Durban, d'après une photo de Juliette Binoche par Brigitte Lacombe. La comédienne tient une espèce (non, pas de fer à souder!) de pinceau lumineux, et écrit *Cannes* en lettres de feu. Joli concept, à propos duquel les organisateurs du Festival déclarent qu'ils ont été séduits par cette "figure allégorique du cinéma qui donne vie à l'image d'un mouvement ample, l'animant d'un coup de son pinceau lumineux. La silhouette illumine la scène de sa présence, la simplicité de sa mise souligne la magie qui émane de son regard énigmatique. La grâce de son geste est une invitation à la suivre". C'est curieux, depuis que le festival existe, jamais "UN acteur seul" n'a eu droit à l'entier de l'affiche. L'image du festival reste essentiellement féminine. Les Pattinson et autres Lautner devront encore attendre ! Nous avons partiellement suivi la compétition officielle, les sections *Un certain Regard* et *La Quinzaine des Réalisateurs*, avec quelques incursions à *Cannes Classics* (occasion de (re)voir des copies flambant neuves. Enfin nous avons fait des choix - pas toujours heureux - au marché (9 films parmi plus de 4000).



Nous avons vu 34 films en tout (ce qui représente une honnête moyenne de 4 films par jour, compte tenu des inévitables heures d'attente, en moyenne 50 à 100 minutes par film) dont seuls certains sont commentés dans ces pages, et, chaque fois que c'est possible, recommandés dans certaines disciplines d'enseignement. Sont signalés, lorsque nous en avons eu vent, ceux dont la sortie sur grand écran en Suisse est probable.

Mon programme :

(Tous les films sont de 2009-2010, sauf indication d'une date antérieure)

Mercredi 12 mai :

Redline, Takeshi Koike, Japon 2009

2001 Maniacs - Field of Screams, Tim Sullivan, USA 2010

Tetsuo the Bullet Man, Shinya Tsukamoto, Japon 2009

Detention, James D.R. Hickox, USA 2010

Jeudi 13 mai :

Rizhao Chongqing (Chongqing Blues), de Wang Xiaoshuan, Chine (P. 6)

L'Imbroglia nel Lenzuolo (The Trick in the Sheet), d'Alfonso Arau, Italie (P. 5)

St Trinian's 2 - The Legend of Frittons Gold, Oliver Parker et Barnaby Thompson, UK 2009

Mr. Nice, Bernard Rose, UK 2010

Vendredi 14 mai :

Hanyo (The Housemaid), de Im Sangsoo, Corée du Sud (P. 4)

Centurion, Neil Marshall, UK 2010 (P. 15)

Au Petit Bonheur, Marcel L'Herbier, France 1946

Samedi 15 mai :

Chatroom, Hideo Nataka, UK (P. 11)

Another Year, de Mike Leigh, UK (P. 3)

Mao's Last Dancer, Bruce Beresford, Australie 2009 (P. 7)

Khandhar, Mrinal Sen, Inde 1983 (P. 3)

Dimanche 16 mai :

Un Homme qui crie, de Mahamat-Saleh Haroun, Tchad (P. 8)

R U There, David Verbeek, Taïwan, France, Pays-Bas (P. 12)

Mest (Revenge) ou **(The Red Flute)**, Yermek Shinarbayev, URSS 1989

Lundi 17 mai :

Autreiji (Outrage), de Takeshi Kitano, Japon (P. 11)

Biutiful, d'Alejandro Gonzalez Inarritu, Mexique, Espagne (P. 14)

Mardi 18 mai :

Des Hommes et des Dieux, de Xavier Beauvois, France (P. 5)

Life, above All, Oliver Schmitz, Afrique du Sud (P. 13)

Nanga Parbat, Joseph Vilsmaier, Allemagne

Ket Lany Az Utcan (Two Girls on the Street), Andre de Toth, Hongrie 1939

Mercredi 19 mai :

Carlos, Olivier Assayas (330 min.), France, Allemagne (P. 10)

Jeudi 20 mai :

Fair Game, de Doug Liman, USA (P. 8)

Autobiografia Lui Nicolae Ceausescu, Andrei Ujica, Roumanie (180 min.) (P. 14)

Route Irish, de Ken Loach, UK (P. 9)

Psycho, Alfred Hitchcock, USA 1960

Vendredi 21 mai :

Hors la Loi, de Rachid Bouchareb,

France, Belgique, Tunisie, Algérie (P. 6)

Simon Werner a disparu, Fabrice Gobert, France (P. 18)

Rebecca H. (Return to the dogs), Lodge Kerrigan, USA

The Tiger Factory, Ming Jin Woo, Malaisie, Japon (P. 4)

Samedi 22 mai :

Utomlyonnye Solntsem 2 : Predstoyanie (Soleil Trompeur 2 : L'Exode), de Nikita Mikhalkov, Allemagne, France, Russie (P. 9)

34 films

Commentaires

Des dix-neuf films en compétition officielle, nous en avons vu onze. Parmi ceux-ci, "notre" Palme d'Or serait allée à Xavier Beauvois (**Des Hommes et des Dieux**) (qui a cumulé le Grand Prix de la Compétition officielle, le Prix de l'Education Nationale et le Prix du Jury Œcuménique !), à Mike Leigh (**Another Year**) (qui est reparti à vide), ou encore à Im Sangsoo (**Hanyo**) (également malchanceux). Beaucoup d'esprits chagrins ont qualifié la cuvée 2010 de "faible", "médiocre", ce qu'elle n'était pas. Mais peut-être ces esprits-là ont-ils mis la barre trop haut, surtout en ce qui concerne le retour de valeurs sûres comme Tavernier, Mikhalkov, Kitano, Loach, Iñarritu et autres Lucchetti.

Mais il y avait huit autres palmares, dont nous ne savons rien, et ce n'était pas faute de vouloir les découvrir ! **Lung Boonmee Raluek Chat (Uncle Boonmee qui se souvient de ses vies antérieures)**, de Apichatpong Weerasethakul (Palme d'Or), **Tournée** de Mathieu Amalric (Prix de la mise en scène et Prix de la Fédération internationale de la presse cinématographique FIPRESCI), **Copie Conforme**, d'Abbas Kiarostami (Prix d'interprétation pour Juliette Binoche), **Poetry**, de Lee Chang-Dong (Prix du scénario), **La Nostra Vita**, de Daniele Luchetti (Prix d'interprétation pour Elio Germano, ex aequo avec Javier Bardem qui a eu également le Prix d'interprétation pour **Biutiful**), **Schastye Moe (Mon Bonheur)**, de Sergei Loznitsa, **Slezid Teremtés - A Frankenstein Terv (Un garçon fragile - Le Projet Frankenstein)**, de Kornél Mundruczo, ou encore **La Princesse de Montpensier**, de Bertrand Tavernier.

Dans la section *Quinzaine des réalisateurs* (22 longs métrages, 9 courts), nous n'avons vu que **The Tiger Factory**, long métrage de

Ming Jin Woo. Nous sommes repartis sans avoir vu les 11 longs et 12 courts métrages de *La Semaine de la Critique*. Dans la section *Un Certain Regard*, nous avons fait un peu mieux, quatre longs métrages sur 19 : **Chathroom**, **Life - Above all (Le secret de Chanda)**, **R U there** et **Simon Werner a disparu**.

Au Marché du Film, nous avons vu neuf films, dont trois seulement seront commentés ci-après : **L'Imbroglia nel Lenzuolo** d'Alfonso Arau, **Centurion** de Neil Marshall et **Mao's Last Dancer** de Bruce Beresford.

À *Cannes Classics*, nous avons découvert cinq des quinze films restaurés : **Psycho**, **Au Petit Bonheur**, **Ket Lany Az Utcan (Two Girls on the Street)**, **Mest (Revenge ou La Flûte de Roseau)**, **Khandhar**, dans des copies absolument magnifiques. Grâce, en particulier, à la *Film Foundation (Filmmakers for Film Preservation)* fondée en 1990 par Martin Scorsese pour sauver des films américains en particulier; et son extension, la *World Cinema Foundation* fondée en 2007 à Cannes par ce même Martin Scorsese, organe dont les soins s'étendent au cinéma mondial. C'est assez bouleversant de redécouvrir des films qui ont plus de cinquante ans en parfait état ! Seul **Khandhar** sera brièvement commenté ci-après.

Les films vus offrent des reflets très prégnants de l'actualité, des problèmes de société, des conflits relationnels dans la cellule familiale ou sociale, des faits marquants du siècle écoulé. On revoit l'histoire, les interrogations, les bonnes et les mauvaises réponses.....

Nous faisons l'impasse sur douze des films vus à Cannes, et nous concentrons sur vingt-deux autres. L'intention de regrouper par



Another Year : Les mal aimants et mal aimés : Ken (Peter Wight) et Mary (Lesley Manville)



Another Year : Le couple écolo-équilibré, Gerri (Ruth Sheen) et Tom (Jim Broadbent)



Khandhar : la belle Jamini (Shabana Azmi)

dénominateurs communs les films commentés ci-après est louable, vous en comprendrez, mais ce sera, bien entendu, un classement un peu tiré par les cheveux. Alea jacta est.

Destins de Femmes

1. Another Year, de Mike Leigh pose un regard perspicace et implacable sur un couple de quinquagénaires heureux, Tom et Gerri (sic!), et leurs proches. Gerri est psychologue diplômée, Tom est géologue. Bons vivants, proches de la nature, curieux de tout, amateurs éclairés de jardinage, gourmets et gourmands, ils vivent simplement, harmonieusement, heureux ensemble et accueillants pour tous ceux qui aiment venir à eux. Autour d'eux gravitent des solitaires qui souffrent de mal-être ou de déprime : un fils adulte qui ne trouve pas l'âme sœur, un ami qui compense son vide existentiel dans l'alcool, la fumée et la nourriture, un frère aigri, une collègue plus très jeune qui ne pense qu'à draguer, boire et fumer. D'un côté, deux êtres équilibrés, sereins, de l'autre, des malheurs divers. **Another Year** filme les rencontres, les effets, les impossibilités, offre des moments d'humour et d'affection, mais aussi des éclairs de cruauté, d'exaspération, de tensions qui pourraient amener à l'explosion.

Imelda Staunton, sur le nom de laquelle se fait la publicité du film, y apparaît uniquement dans une des premières scènes. La femme au visage sombre et fermé qu'elle joue vient consulter une psychologue pour obtenir les pilules qui vont tout arranger ! En quelques minutes on a le baromètre de ce qui va suivre : un défilé de gens malheureux, dépressifs, qui n'ont ni le talent ni la capacité du bonheur.

Le bonheur, ça se construit, ce n'est pas donné. Et ce n'est malheureusement pas contagieux : preuve en est le couple accueillant, altruiste, généreux et patient,

à l'écoute de ceux qui viennent se ressourcer chez eux et déverser leurs problèmes, mais ne repartent pas avec leur content de bonheur. Surtout Mary, accorte quadra- ou quinquagénaire qui va de déconfiture en déconfiture dans sa chasse au partenaire. Tom et Gerri sont son refuge, sa colonne d'essence, elle envahit régulièrement leur sphère privée sans le moindre égard.

Le film se décline en quatre saisons : printemps, été, automne, hiver, on assiste à une naissance, des fiançailles, des funérailles. Dans cette comédie douce-amère entre printemps et automne, l'hiver apporte soudain une atmosphère tragique : la cérémonie funèbre est sordide, le veuf et son fils se disputent, les oubliés du bonheur se replient sur eux-mêmes, dans un silence oppressant.

Mike Leigh n'est pas tendre pour ses personnages, il confronte des gens qui ont su se construire à ceux qui se laissent aller à une dérive dont ils sont responsables. Une construction intelligente et sensible, des acteurs formidables, Mike Leigh a de nouveau réuni d'immenses interprètes, comme pour **Happy-Go-Lucky**, **Vera Drake** ou autres **Career Girls**. Le film a reçu une Mention Spéciale bien méritée du Jury Oecuménique. (Disciplines concernées : psychologie, éducation aux médias). (Distribué en suisse par Pathé Films).

2. La scène d'ouverture de **Khandhar**, de Mrinal Sen, se joue à Calcutta, dans l'atelier de photographe de Subhash, qui développe une prise de vue des ruines d'un palais parmi lesquelles apparaît une superbe jeune fille. On apprendra qu'elle se nomme Jamini. L'histoire peut commencer.

Pendant les vacances de Noël, un nommé Dipu convainc Subash et un autre ami de l'accompagner



The Tiger Factory : Ping (Fooki Mun Lai)



Hanyo : La bonne à tout faire, Han-Yi (Do_Yeon-Jeon) et le maître de maison, Hoon (Jung Jae-Lee)

dans l'est du Bengale, où vivent sa tante, une vieille femme aveugle et grabataire et la fille de celle-ci, Jamini. Les deux femmes végètent dans ce qui fut une fois un palais. On devine qu'elles ont connu de plus beaux jours. Mais maintenant, elles n'ont ni eau, ni électricité, ni transports publics à proximité, rien. Elles sont loin de tout, seulement un temple qui tombe en ruines, lui aussi, dans les environs. Les murs délabrés, envahis par les mousses et mauvaises herbes, offrent une image de désolation. Les deux femmes sont prisonnières de ces ruines qui s'écroulent ... sur elles.

Se méprenant sur la raison de la visite des trois hommes, la mère aveugle pense que le mari qui avait été trouvé pour Jamini vient enfin la chercher. Elle ne sait pas que le prétendant en a depuis longtemps épousé une autre. Les visiteurs ne la détrompent pas, mais ils n'en laissent pas moins les deux femmes à leur sort.

Il y aurait pu avoir idylle entre le photographe et son modèle, mais il repartira sans elle. Jamina demeurera une ombre dans l'ombre des vieilles pierres. Le tragique du destin des femmes frappe ici de plein fouet, les trois visiteurs, inutiles, passifs et indifférents, ne font que passer par là. La note finale est amère. Mrinal Sen a un peu abusé du zoom et des clairs obscurs dans la présentation de ses "prisonnières", mais le film n'en reste pas moins d'une grande beauté plastique. (Disciplines concernées : éducation aux médias, éducation aux citoyennetés, géopolitique).

3. Dans *The Tiger Factory*, de Ming Jin Woo, Ping, une Malaisienne de 19 ans, rêve d'aller au Japon, mais il lui faut beaucoup d'argent pour payer le passeur. Elle vit sous la tutelle de sa tante, Madame Tien, qui lui a trouvé deux emplois, l'un dans un élevage de porcs spécialisé dans les mâles reproducteurs et l'autre à la

plonge dans un estaminet minable. Tante Tien a d'autres ressources, le trafic d'enfants : elle trouve des jeunes mères porteurs et les fait engraisser par des travailleurs immigrés clandestins, puis vend les nouveaux-nés. Ping accouche ainsi, au début du film, d'un bébé mort-né. La tante lui verse une prime de consolation de 500 Ringgits (env. CHF 175.--), en lieu et place des 5'000.-- qu'elle aurait eus pour le bébé vivant !

Le film se permet un sinistre et odieux parallèle entre les saillies des porcs et celles des hommes. Les personnages semblent tous passifs et inexpressifs, apparemment résignés, en dépit des coups que leur porte le sort. L'héroïne de **The Tiger Factory** se traîne et traîne les pieds en permanence, et le film est au diapason. Le sujet était pourtant puissant, mais le scénario, la mise en scène, les dialogues et l'interprétation minimalistes provoquent un effet soporifique.

4. *Hanyo (The Housemaid)*, de Im Sangsoo, est une nouvelle version d'un grand classique du cinéma coréen, **The Housemaid** de Kim Ki-young, sorti en 1960. **The Housemaid** d'Im Sang-soo explore les tourments d'une liaison dangereuse, celle d'une employée de maison avec le maître des lieux. La maîtresse de maison attend son troisième enfant, son époux, un riche industriel, ne semble avoir d'intérêt que pour les bons vins et le sexe, surtout celui de la nouvelle bonne. Dans cette résidence, ce sont les femmes qui règnent, et l'homme, qui est la plupart du temps absent, "au travail", est leur pantin. D'ailleurs, que lui importe le sort des membres de la maisonnée ? Il prend ce qui lui plaît quand cela lui plaît, cela lui suffit. La servante-maîtresse, une bouchère reconvenue gouvernante, se retrouve enceinte, et objet de l'ire de l'épouse et de sa mère. Tout cela finira très mal.



L'Imbroglione nel lenzuolo : la belle Marianna (Maria Grazia Cucinotta)



Des Hommes et des Dieux : Sept des moines cisterciens de Tibéhirine

D'un côté, le monde des riches et des classes dirigeantes. De l'autre, une jeune fille apparemment innocente, bien que l'on remarque très vite qu'elle sait exactement ce qu'elle fait et dans quoi elle s'engage. La mise en scène est précise, rythmée et sert admirablement l'esthétique glaciale et lisse de l'univers dans lequel se meuvent les personnages. La caméra, lorsqu'elle filme l'intérieur clos de la somptueuse résidence aux teintes aseptisées, où tout n'est que beauté froide, se déplace calmement à l'intérieur des vastes pièces décorées avec goût. Tout y est parfait et sans vie, l'atmosphère est claustrophobe. Alors que les scènes d'introduction, qui se jouent dans les quartiers populaires de la ville, ont des couleurs criardes, un éclairage violent, et baignent dans un brouhaha continu. Le film commence et s'achève par la mort d'une jeune femme. Il y a probablement beaucoup plus de bien à dire de la forme et de l'esthétique du film que du fond. Et j'ai hâte de découvrir les exégèses sur l'ultime scène, montrant la riche famille vautrée dans un salon Louis XV posé à même le gazon, parlant anglais et fêtant un anniversaire : je n'y ai rien compris ! (Discipline concernée : Education aux médias, comparer les 2 versions de « Hanyou »).

Histoire du cinéma

5. L'Imbroglione nel lenzuolo (The Trick in the Sheet), d'Alfonso Arau, est une adaptation à l'écran du roman homonyme de Francesco Costa (1997). En 1905, les premiers films sont montrés en Italie du Sud, et la méfiance envers cette diablerie qui apparaît sur un drap est totale. Montrer l'arrivée d'un train provoque la panique dans la foule des spectateurs qui se voient déjà écrasés par la machine. Un jeune réalisateur du prénom de Federico (sic!) a pris d'emblée conscience des possibilités et de la pérennité du cinéma. Il cherche une idée qui titille les spectateurs tout en ne

provoquant pas l'ire des ligues de vertu. Lui vient l'idée de mettre en image la mésaventure de la chaste Suzanne! Sa riche maîtresse (Anne Parillaud) ne demanderait pas mieux que de jouer le rôle principal, mais Federico la trouve trop affectée (à juste titre). Il filme à son insu (imaginez cela de nos jours!) une belle jeune femme (Maria Grazia Cucinotta) se dévêtant avant de se baigner nue dans la rivière, et fait un montage de ces images avec celles de deux hommes salivant (devant un plat de spaghetti qu'on ne voit pas). La magie du cinéma est née, l'oeuvre s'appellera "Suzanne et les vieillards". Arau nous emmène dans une Italie d'il y a plus d'un siècle, encore innocente du cinéma, dont l'architecture, les faciès, les tenues sont très authentiques : un très beau film en costumes sur les premiers balbutiements du cinéma. (Disciplines concernées : langue et littérature italienne, éducation aux médias).

En Algérie ex-française

6. Des Hommes et des Dieux, de Xavier Beauvois, (Grand Prix, Prix du Jury Œcuménique, Prix de l'Education nationale) traite de l'assassinat de sept moines cisterciens à Tibéhirine (Algérie) en 1996, et fait partager au spectateur le dilemme moral d'hommes de foi pris dans une marée de violence. Tourné au Maroc, le film présente le quotidien de la petite communauté religieuse qui vit en harmonie avec les paysans locaux, jusqu'à leur enlèvement fin mars 1996. À l'époque, le G.I.A. (Groupe Islamiste Armé) avait revendiqué l'enlèvement et l'assassinat. Des moines, on n'a retrouvé que les têtes au bord d'une route de montagne. Depuis lors, l'éventualité d'une "bavure" de l'armée algérienne a aussi été prise en compte.

Ce n'était pas le propos de Beauvois de prendre position, il ne veut que faire partager la vie et la vocation de ces hommes simples,



Des Hommes et des Dieux : Frère Amédée (Jacques Herlin) et Frère Luc (Michael Lonsdale)



Affiche du film (depuis la gauche : Jamel Debbouze, Sami Bouajila et Roschdy Zem)



Chongqing Blues : Le père (Wang Xueqi) et la petite amie (Li Fei-Er) du jeune homme abattu par la police

actifs, généreux, vivant du produit de leur jardin, dévoués à la communauté locale qu'ils soignent dans leur modeste dispensaire. Leur vie se déroule au rythme des chants, des prières et des tâches quotidiennes. Lorsque la violence éclate, le Frère supérieur, Christian, (Lambert Wilson) refuse la protection de l'armée malgré l'imminence du danger. Ses compagnons, pris de doute et de craintes, se demandent s'ils doivent fuir et abandonner le village ou rester. Et mourir sans doute ? Ils finissent par choisir de rester, inquiets et heureux de leur décision, qu'ils célèbrent lors d'un repas arrosé par deux modestes bouteilles de vin : c'est l'amour de leurs frères en Dieu, chrétiens et musulmans (tous menacés par les fondamentalistes), qui a dicté leur choix. Les personnages du film ont la sagesse de "Nathan der Weise", ils aiment leur prochain, quel qu'il soit.

Ni les politiciens ni les hommes armés, qu'ils appartiennent aux groupes fondamentalistes ou à l'armée régulière, ne sont montrés sous un jour particulièrement cruel ou brutal. Beauvois a voulu surtout dépeindre l'osmose parfaite entre les moines et la communauté musulmane. Un film d'un rare beauté. (Disciplines concernées : histoire des religions, éducation aux médias, histoire) (Distribué en suisse par Frenetic Films).

7. Hors-la-loi, de Rachid Bouchareb, est le deuxième volet d'une trilogie initiée par **Indigènes**, dans lequel il a rendu hommage aux tirailleurs algériens qui se sont battus pour la France. On retrouve dans **Hors-la-loi** Jamel Debbouze, Roschdy Zem, Bernard Blancan et Sami Bouajila. Bouchareb raconte ici (sur une période de 37 ans, de 1925 à 1962) l'histoire de trois frères sur fond d'expropriation par les colons français, de guerre d'Algérie, de naissance du Front de Libération Nationale (FLN) et de son féroce adversaire "La Main rouge", se-

condée par les Harkis.

Le film s'ouvre sur l'expropriation arbitraire, par les colons français, en 1925, de la famille de Messaoud, Abdelkader et Saïd. Puis on assiste au massacre de Sétif, le 8 mai 1945 : alors qu'à Paris, on défile pour fêter la victoire des Alliés, une manifestation nationaliste à Sétif tourne au massacre d'Algériens par les Européens. Ce jour-là, à Sétif, les forces armées françaises ont peut-être tué 1'165 autochtones, mais peut-être bien 45'000, cela dépend des sources ! Une centaine d'Européens auraient péri.

On retrouve ensuite les trois frères en France, deux d'entre eux totalement engagés dans l'organisation de la lutte armée pour l'indépendance, le troisième cherchant plutôt à bien gagner sa vie. La reconstitution historique du Paris des années 1950 et 1960 est impressionnante. Entre polar, thriller politique et film de gangsters, entre combattants engagés, résistants malgré eux, tueurs aguerris, **Hors-la-loi** fait penser au Melville de **L'Armée des Ombres** (1969) et du **Deuxième Souffle** (1966) Entre gourbis misérables dans les sables du désert, et taudis aménagés dans les bidonvilles de France métropolitaine, entre rings de boxe et bars miteux, Rachid Bouchareb a créé une fiction historique authentique et parfaite, et finalement tout à fait objective : la guerre fut sale dans les deux camps, et il le montre. (Disciplines concernées : histoire, éducation aux médias, géopolitique) (Distribué en Suisse par Frenetic Films)

Chine d'hier et d'aujourd'hui

8. Rizhao Chongqing (Chongqing Blues), de Wang Xiaoshuan, se déroule dans la municipalité de Chongqing, où vivent de nos jours plus de 30 millions d'habitants.

Le héros en est Lin Quanhai, capitaine de bateau au long cours,



Mao's Last Dancer : Lin Cunxin adulte (Chi Cao)



Mao's Last Dancer : Ben Stevenson (Bruce Greenwood) et Charles Foster (Kyle MacLachlan)



tellement pris par son travail qu'il a quitté femme et fils il y a 15 ans et ne les a jamais revus. On devine qu'il délaisse probablement presque autant sa deuxième femme et leur fils. Au retour d'un périple de 6 mois en mer, il apprend la mort de Lin Bo (fils du premier lit), 25 ans, qui a été abattu par la police.

Ce père absent, et indigne, est assailli de remords et se met à la recherche de la vérité. Il revient à Chongqing, contacte son ex-femme, un ancien ami, des camarades de son fils défunt. Tout lui est étranger dans cette immense agglomération sans âme, plongée en permanence une sorte de smog, surpeuplée et bruyante. Il a peine à obtenir des réponses, il n'a jamais été un père, il ne sait même pas à quoi ressemble son fils. Sa recherche est un véritable chemin de croix, il se fait humble face aux rebuffades et au silence. À sa façon, il expie. Il épingle au mur de sa chambre d'hôtel un agrandissement d'un cliché paru dans la presse : le visage apeuré de Lin Bo peu avant qu'il soit abattu. Les pixels sont tellement gros que l'on ne voit guère qu'un fantôme. Lin Quanhai réussit peu à peu à cerner la personnalité de ce fils qu'il n'a pas connu, et dont ses manquements de père ont fait le malheur, et se promet de ne pas répéter la même erreur avec son plus jeune fils. Une réflexion pas très originale sur le besoin du père, sur la fragilité des enfants dont les pères sont irresponsables. Plus intéressantes sont les vues de cette mégapole tentaculaire, énorme, anonyme et oppressante, où s'entasse une population égale à 4 fois celle de la Suisse. (Disciplines concernées : géopolitique, histoire).

9. Mao's Last Dancer, de l'Australien Bruce Beresford, raconte le parcours de Li, danseur-étoile sous Mao. Il naît en 1961, dans la province de Shandong, dans une famille de pauvres paysans. Lorsque des recruteurs de l'Académie

de *Danse de Madame Mao* le remarquent, en 1972, il est séparé de sa famille pour être formé à Pékin dans les rangs des futures étoiles de la Révolution Culturelle. Il a onze ans, il est soumis à une discipline physique et une formation idéologique dures et rigoureuses. Le petit garçon est fort malheureux. Mais un de ses maîtres de ballet lui fait voir - secrètement - des vidéos de grands talents internationaux de la danse (Baryshnikov, Nureyev) et Li réalise tout le potentiel de l'art dans lequel on le forme. Il décide alors de s'entraîner jour et nuit, à la lumière des bougies, il pratique le saut avec des sacs de sable attachés à ses chevilles, il développe sa force, sa forme et sa technique. Avec succès : il acquiert une maîtrise totale de son corps et est reconnu comme le meilleur de sa classe.

La chance lui sourit lorsqu'il est découvert par Ben Stevenson (Bruce Greenwood), le directeur artistique du Ballet de Houston, membre de la première délégation culturelle américaine admise en Chine communiste. Li sera un des premiers étudiants à obtenir l'autorisation d'aller aux États-Unis, parce qu'il paraît fiable idéologiquement. Après un premier choc culturel et général, il se met à aimer l'Amérique, et une Américaine, et se marie, alors que les autorités chinoises lui ont enjoint de rentrer. Les responsables de l'ambassade l'enferment, Ben Stevenson et un avocat (Kyle MacLachlan) occupent l'ambassade, l'épreuve de force dure de longues heures, mais les Chinois finissent par céder.

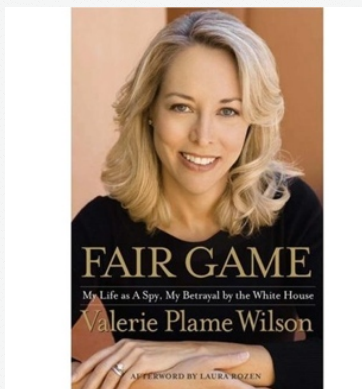
Li (joué par Chi Chao, du Birmingham Royal Ballet) peut rester en Amérique, il a tout juste vingt ans, mais pendant de longues années, il n'aura aucune nouvelle de sa famille. Li vit actuellement en Australie avec son épouse américaine, et danse avec l'Australian Ballet.



Sur l'affiche, Youssouf Djaoro qui joue le rôle du père, Adam



Fair Game : le couple Wilson en pleine crise (Sean Penn, Naomi Watts)



Fair Game : Le livre et le portrait de la vraie Valerie Plame Wilson

Le film s'inspire des mémoires de Li, parues en 2003, qui connurent un grand succès en Australie. La production a eu accès à de nombreux lieux pour tourner en Chine et la reconstitution de la Chine des années 1970 est parfaite. Chi Cao est un danseur remarquable et un acteur tout à fait talentueux. Kyle MacLachlan et surtout Bruce Greenwood sont, à leur habitude, parfaits. Un film qui rappelle à quel prix les transfuges des états communistes franchissaient leur Rubicon. (Disciplines concernées: géopolitique, histoire, danse de ballet).

Guerres, Terrorisme et Banditisme

10. Un Homme qui crie, quatrième long métrage du réalisateur tchadien Mahamat-Saleh Haroun, nous emmène à la suite d'Adam, un sexagénaire, ex-champion de natation, qui se voit remplacé par son fils Abdel au poste de maître nageur dans un palace de N'Djamena fraîchement racheté par des Chinois. Adam est rétrogradé au poste de garde-barrière et son salaire diminue d'autant. Il est humilié de se voir évincé par son fils, humilié de se sentir vieux, rejeté et inutile.

Lorsqu'un représentant du gouvernement lui rappelle qu'il doit participer à l'"effort de guerre", et explique que lui a donné son fils à l'armée, l'orientation des événements est claire. Des soldats emmènent Abdel de force, Adam retrouve son poste. Mais sa mauvaise conscience le ronge. D'autant plus que l'amie d'Abdel, qui attend un enfant, est venue se mettre sous sa protection en attendant le retour d'Abdel.

Les combats se rapprochent de N'Djamena, les rues et les maisons se vident, Adam part à la recherche de son fils, stationné quelque part dans le désert, non loin d'Abéché. Le titre s'inspire d'un vers du poète Aimé Césaire "Un homme qui crie n'est pas un

ours qui danse". Je n'ai pas tout à fait saisi la subtilité de ce titre... Les images sont belles, presque léchées, la caméra est calme, les dialogues laconiques. On parle de chômage, de vieillissement, et surtout de guerre. Rien de remarquable, si ce n'est que c'est un film tchadien, et ça, c'est une rareté ! (Prix du Jury).

11. Fair Game, de Doug Liman, ne manque pas de nous faire penser au petit dernier de Paul Greengrass, **Green Zone** : tous deux parlent d'armes de destruction massive en Irak. Valérie Plame Wilson, agent de la CIA, enquête sur l'existence potentielle d'A.D.M. au pays de Saddam Hussein. Son époux, Joseph Wilson, ex-ambassadeur au Niger et spécialiste des questions africaines, est envoyé au Niger par la C.I.A. afin d'enquêter sur la possible vente d'uranium par les Africains à l'Irak. Après une enquête minutieuse, Wilson constate que ce trafic n'existe pas et que les preuves de l'Administration Bush sont des faux, mais ses conclusions sont ignorées par la Maison Blanche qui veut convaincre le peuple américain que Saddam Hussein fabrique des A.D.M. et que la guerre est une nécessité. Combat du pot de terre contre le pot de fer : des sources multiples discréditent les Wilson et ceux-ci se retrouvent traqués et honnis par la presse et leur compatriotes. De procès en confrontations et déclarations dans les médias, l'Administration Bush tout entière est mise en cause, mais ce sont les Wilson qui perdent tout.

Le film est passionnant, rigoureux et efficace, les acteurs sont parfaits. On a vu **Green Zone** de Paul Greengrass, qui racontait le même constat d'intox sur le terrain, **Fair Game** complète intelligemment le tableau. À voir absolument. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique). (Distribué en Suisse par Ascot Elite).



2 affiches originales de **Soleil Trompeur 2**



Soleil Trompeur 2 : Nadia (Nadezhda Mikhalkova) tentant d'adoucir les derniers instants d'un soldat mourant

12. Utomlyonnye Solntsem 2 : Predstoyanie (L'Exode : Soleil Trompeur 2), de Nikita Mikhalkov, couvre les années 1941 à 1943.

Le film nous plonge dans la guerre des tranchées où s'affrontent soldats soviétiques et allemands. Il est un peu le pendant russe de **Saving Private Ryan** (1998) de Steven Spielberg. Il ne dépeint ni victoire ni défaite. Il montre le sort des défenseurs russes décimés par le rouleau compresseur germanique, durant la première partie de la "Grande Guerre Patriotique".

En 1941, Kotov, qui fut général avant d'être arrêté, destitué et déporté par la police stalinienne, (voir **Soleil Trompeur 1**, 1994) s'échappe miraculeusement du camp où il était détenu. Il réussit à se faire enrôler dans un bataillon de volontaires au grade de simple soldat et est envoyé au front. Il combat avec courage et bien que grièvement blessé, il refuse de quitter l'armée. Le souvenir de sa petite Nadia le hante, mais il croit sa famille morte et préfère rester aux côtés de ses camarades.

Pourtant, la réalité est autre... Nadia est bien vivante. Elle travaille dans un camp de jeunes pionniers, comme infirmière. Elle se retrouve avec un grand nombre de civils en fuite sur un bateau qu'une attaque aérienne envoie par le fond. La jeune fille doit son salut à une mine flottante à laquelle un autre rescapé, un prêtre, l'aide à s'accrocher. Il la baptise avant de mourir. Nadia n'a pas perdu l'espoir de retrouver son père ni l'envie de vivre. Son heure n'a pas sonné.

En 1943, le major du KGB Arsentiev, qui avait fait arrêter et condamner Kotov, est convoqué par Staline en personne. Il reçoit l'ordre de retrouver Kotov à tout prix. Arsentiev part à la recherche de l'ancien général, tout en se demandant pourquoi Staline l'a chargé, lui, soudainement, de retrouver Kotov après toutes ces

années. On le saura si Mikhalkov réussit à terminer la troisième partie de sa trilogie, dont le titre est d'ores et déjà : **Soleil Trompeur 3 : La Citadelle**.

Le film a coûté plus de 33 millions d'euros, des acteurs russes prestigieux y apparaissent. Son amitié avec Poutine a nui à Mikhalkov, et le film n'a pas été un succès en Russie. Vu d'ici, on peut se demander s'il n'a pas la nostalgie du temps des Tsars, et on s'interroge sur les accusations de Pro-Stalinisme lancées par ses compatriotes: il suffit de penser à la scène onirique, au début de **Soleil Trompeur 2**, où Kotov se voit étouffer le "Petit Père des Peuples" dans une tourte d'anniversaire, pour penser qu'il n'en est rien ! Le film est surtout un chant d'amour d'un père à sa fille, et un hymne à la volonté de vivre, même dans les pires circonstances.

Soleil Trompeur 2 est animé d'un souffle épique, les scènes intimistes sont aussi réussies que d'impressionnantes scènes de combat, la narration effectue un va-et-vient régulier entre les événements de 1941 et l'enquête de 1943.

J'ai dû penser à une scène d'**Enemy at the Gates** (2001) de Jean-Jacques Annaud, dans laquelle Tania (Rachel Weisz) dévoile, au milieu des décombres de Stalingrad, sa nudité pour Vassili (Jude Law) lorsque Nadia dénude sa poitrine pour un soldat agonisant, un gamin qui aimerait voir les seins d'une femme avant de mourir. La peau blanche et laiteuse de la jeune femme forme une sorte de halo lumineux dans le sombre chaos de métal et de ruines, qui l'entoure. C'est très beau et très parlant. (Disciplines concernées : éducation aux médias, histoire).

13. Route Irish, de Ken Loach, est un thriller politique, sombre et furieux, qui dénonce les exactions



Route Irish : Frankie (John Bishop), le "contractor" tué en Irak, ami d'enfance de Fergus



Route Irish : Fergus (Mark Womack) faisant le geste de viser pour tuer



À gauche: le Vénézuélien Ilich Ramírez Sanchez, terroriste connu sous le nom de **Carlos**. À droite, Edgar Ramirez Arellano, acteur vénézuélien, qui incarne son homonyme dans le film d'Olivier Assayas.

des milices privées en Irak et en Afghanistan. C'est une attaque en règle contre les "contractors" pour lesquels seul le profit compte et contre les pouvoirs qui leur donnent carte blanche. (Il y aurait actuellement environ 100'000 « contractors » privés, mercenaires lourdement armés qui parcourent l'Irak en toute impunité. Comme la compagnie Blackwater, *ndlr*). Frankie, milicien au service de la firme Haynes, a été tué sur la "Route Irish", la voie extrêmement dangereuse qui relie l'aéroport de Bagdad à la Zone Verte. Son meilleur ami, Fergus, qui a servi pour la même entreprise, ne peut croire au malheureux concours de circonstances, surtout après avoir mis la main sur un mobile irakien contenant des images d'hommes de Haynes tuant toute une famille de civils. Son enquête lui fait découvrir que Frankie a été assassiné de peur qu'il ne parle. Fergus, limier féroce, tête et rugissant, venge son ami, signant ainsi sa propre perte.

Pas de grandes surprises dans ce récit ni dans son traitement : on peut d'emblée séparer le bon grain de l'ivraie. Les scènes d'exposition sont longues, l'escalade de rage et de violence abasourdissante et pénible, peut-être parce que le personnage de Fergus n'est pas sympathique, et qu'il hurle souvent. Un instable, un colérique, un fou.

Bien qu'il parle de guerre en Irak, **Route Irish** se joue presque uniquement à Liverpool. Cela m'a fait penser à **The Messenger** (2009) d'Oren Moverman, un film construit et substantiel vu à Berlin dans lequel on suit des militaires chargés d'apporter aux familles en Amérique la nouvelle du décès d'un proche en Irak : là aussi, on ne parle que de guerre, mais tout se déroule aux Etats-Unis. Le conflit n'est pas à l'autre bout du monde, il est partout où des soldats reviennent, mutilés, dénutrés, incapables de se réinsérer, ou tout simplement dans un cer-

cueil. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique, le conflit irakien au cinéma). (Distribué en Suisse par Filmcoop).

14. Dans le rôle-titre du **Carlos** d'Olivier Assayas (330 min.), l'excellent acteur vénézuélien Edgar Ramirez est parfait d'un bout à l'autre de la saga : élégant, félin, séduisant, brutal, gras, qu'importe, il est toujours authentique.

Assayas n'a visé ni le panégyrique, ni le réquisitoire. Il n'a ni minimisé les crimes, ni stigmatisé le personnage : il fait de lui un fauve intelligent, crédible, dangereux et charismatique. Il semble avoir réussi à cerner le profil psychologique du terroriste le plus célèbre du siècle passé. Si le Carlos des débuts est "fringant révolutionnaire" qui fait se pâmer les femmes, celui que les Français enlèveront au Soudan est empâté, amolli, et vient même de subir une liposuccion.

La première partie présente Ilich Ramírez Sánchez, militant pro palestinien d'origine vénézuélienne, qui exécute à Londres puis à Paris et dans toute l'Europe des attentats pour le compte du Front populaire de libération de la Palestine F.P.L.P. Il se rebaptise Carlos. Traqué par la DST, il tue deux policiers français avant de se réfugier au Yémen du Sud, plaque tournante pour l'entraînement des terroristes palestiniens.

La deuxième partie traite essentiellement de la spectaculaire prise d'otages des ministres du pétrole de l'O.P.E.P. réunis à Vienne que Carlos réussit à emmener dans un avion. Mais n'ayant pu obtenir l'autorisation d'atterrir ni en Irak ni en Libye, il négocie finalement avec le gouvernement algérien la liberté de ses otages contre une somme faramineuse. Ce faisant, il a désobéi au F.P.L.P. qui l'avait mandaté pour exécuter tous les ota-



Carlos : Edgar Ramirez Arellano en pleine action



Outrage, l'affiche



Outrage : Otomo (Takeshi Kitano) au travail

ges ennemis de la cause palestinienne, en particulier Ahmed Zaki Yamani. Carlos n'a plus l'aura du révolutionnaire engagé, il est désormais rétrogradé au rang de mercenaire, de « contractor » au service des pays qui paient (Syrie, URSS, etc.) ...

La troisième partie relate le déclin inexorable d'un exécutant lâché par ses commanditaires. Après avoir excellé dans le trafic d'armes, négocié à la table des plus puissants politiques, brassé des sommes folles à lui offertes pour des actes terroristes, Carlos ne sert plus à rien, il devient encombrant, il gêne ceux qui pourraient éventuellement encore l'accueillir. Il essaie de se faire oublier au Soudan, où il tue le temps entre table et boisson. C'est là que la D.S.T. le retrouvera.

Assayas a réussi un thriller haletant, crédible et parfaitement maîtrisé. On ne s'ennuie pas une seconde, le film est passionnant d'un bout à l'autre et permet de revoir l'histoire par le petit bout d'une autre lorgnette. Le film risque d'être distribué sous une forme charcutée dans les salles, (s'il est distribué). À moins que la production décide finalement, de le sortir en version intégrale.

Edgar Ramirez parle cinq langues couramment, il est beau, racé, il fait corps avec ce personnage arrogant et sûr de lui, qui négocia avec les plus hautes instances politiques et fut financé par elles. Carlos, le vrai, purge en France une peine de prison à perpétuité. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique). (Distribué en Suisse par Frenetic).

15. Autrejji (Outrage), de Takeshi Kitano, était fort attendu, le réalisateur revenait enfin, après neuf ans d'abstention, à son genre de prédilection et souvent d'excellence : le film de yakuzas.

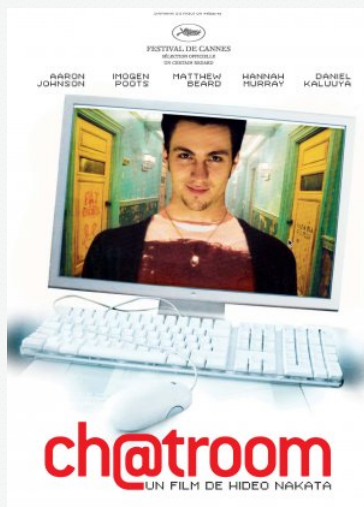
Dans ses autres films de yakuzas, Kitano magnifiait la violence dans

des narrations solides et un style où l'humour, l'horreur et la poésie faisaient souvent bon ménage. Mais ici, Kitano s'empêtre. Dans ce polar sombre et violent, on plonge dans la guerre de pouvoir entre des gangs de Tokyo et les relations troubles unissant les divers chefs d'équipe, dont un, modeste chef de clan chargé de faire le sale boulot pour son supérieur, est campé par le cinéaste lui-même. L'histoire, d'un enchevêtrement délibéré, comporte une multitude de personnages et tourne en dérision le monde des yakuzas dans une surenchère de violence, de trahison et de stupidité. Kitano s'amuse à détailler la cascade ininterrompue de coups bas ou foireux à tous les niveaux de la hiérarchie. Au sommet, un chef mafieux puissant et machiavélique qui orchestre une série d'assassinats, chez les autres et dans son clan, pour bien asseoir son pouvoir. Les codes d'honneur et de loyauté ne sont que des mots.

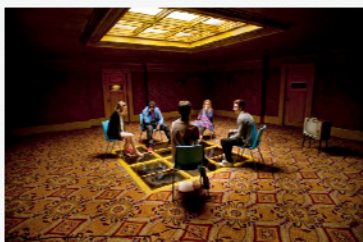
On peut rire de cette parodie qui ne magnifie absolument pas le milieu. On peut se demander si Kitano est devenu moraliste et nous montre combien vilains sont les yakuzas. Le seul personnage à s'en sortir, dans **Outrage**, c'est le policier corrompu qui touche des enveloppes des yakuzas pour fermer les yeux ... Pas très moral tout ça, même si ça nous dit qu'il vaut mieux entrer dans la police que dans la mafia!

Les jeunes dans leurs bulles

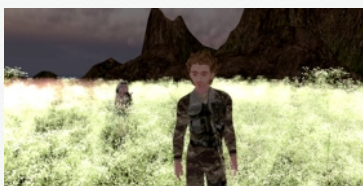
16. Chatroom, Hideo Nataka, se penche sur l'intrusion perverse et toujours plus intense du monde virtuel dans la vie des adolescents. Son héros, William, 17 ans, est un solitaire qui passe son temps sur Internet et ouvre un jour un forum de discussion pour des jeunes de son âge, qui - le hasard fait bien les choses - vivent dans la même ville. Eva, Emily, Mo et Jim, tous se plaignent de leur entourage et souffrent de mal-



Affiche du film *Chatroom*, William (Aaron Johnson) sur fond de couloirs et portes de chatrooms telles que les visualise Hideo Nakata



Chatroom : visualisation du lieu de rencontre virtuel des 5 adolescents



R U There : rencontre virtuelle de Jitze (Stijn Koomen) et Min Min (Hua-Ru Ke) sur "Second Life"

être. William, très à l'écoute, les conseille et les incite à s'affranchir de leurs problèmes par l'action ... radicale ! Le film est une réflexion sur la frontière entre le réel et le virtuel, frontière que ne distinguent souvent pas les utilisateurs du Net. L'écriture des dialogues emprunte son orthographe et sa cadence au SMS, au Chat, à Twitter et autres moyens de communication chers aux accros du Net. Les quatre jeunes sont des esprits torturés qui fuient la réalité et sont poussés à assouvir leurs pulsions (jalousie, vengeance, désir de mort, sexualité) par un William que son état dépressif, sa jalousie meurtrière et obsessionnelle de son frère et sa haine de ses parents poussent à manipuler et détruire plus faible que lui.

Hideo Nakata a visualisé l'espace virtuel, lui donnant d'étranges couleurs rouille et verdâtre saturées, le segmentant de longs couloirs emplis par une foule bigarrée, de portes à franchir marquées d'un mot de passe. Par opposition, le monde réel est grisâtre, sans relief. Nakata a ainsi illustré l'aliénation des paumés qu'attire William, leur solitude et leur fragilité. Il s'est peut-être un peu simplifié la tâche en amenant ses personnages à sauver de la mort, dans le monde réel, l'adolescent prêt à s'immoler sous l'influence de William. Mais ce n'est pas, et de loin, le début d'une vraie amitié. Chacun des jeunes repart de son côté... Le monde virtuel vous aliène jusque dans la vie réelle ! *Chatroom* est par moment un impressionnant thriller dont les enjeux pourraient faire froid dans le dos, si l'écriture du film n'était pas aussi schématique... (Disciplines concernées : éducation aux médias, informatique et Web.2, éducation aux citoyennetés).

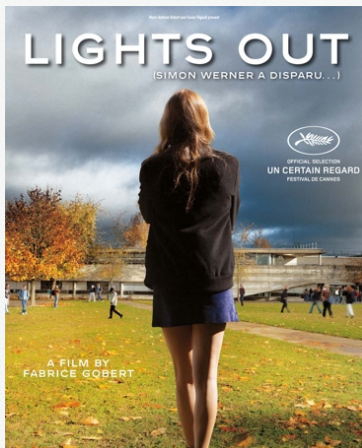
17. David Verbeek s'intéresse, dans *R U There* (*Are You there ?* mais oui !), à la crise existentielle d'un Programmer professionnel, Jitze, qui participe à un tournoi de

jeux vidéo à Taïwan. Il se retrouve un peu dans la situation vécue dans *Lost in Translation* (2003) de Sofia Coppola ou *Same, Same but Different* (2009) de Detlev Buck. Ce film nous fait pénétrer dans l'univers des joueurs professionnels de jeux vidéo, et de toute l'infrastructure qui existe autour des matches virtuels. Et en même temps, il nous présente un héros qui peine à distinguer le monde réel du virtuel.

Jitze est un excellent joueur et un solitaire. Une fois connecté ou une fois son joystick en main, il est le meilleur, il peut tout. Jitze n'a pas de repères lorsqu'il se trouve en société, parmi des gens: c'est seulement devant son écran qu'il est maître de son destin.

Lorsqu'il est témoin, à Taïpeh, d'un accident, et qu'il regarde mourir sans réagir une jeune motocycliste sous ses yeux, il réalise pour la première fois ce qu'est la vraie mort. Lui qui tue à coeur joie dans le monde virtuel ! Cet événement le fait réfléchir à sa propre mortalité, et sa réflexion est rendue difficile par l'environnement dans lequel il se trouve : il ne connaît ni la culture ni la langue locales, il peine à communiquer. Toute la difficulté pour lui est de trouver le juste équilibre entre deux mondes aux codes et aux enjeux différents.

De violentes douleurs dans le bras le forcent au repos, et il a recours au massage proposé par une jeune Taïwanaise, qu'il paie pour pouvoir la suivre dans sa famille à la campagne. Il voyage dès lors physiquement avec elle, mais aussi virtuellement dans le programme "Second Life" et confond un peu ce qu'il vit dans l'un et l'autre monde. Leur rapport est plus harmonieux et plus intense dans "Second Life" que dans la réalité où il observe, mais peine à comprendre la jeune fille et à se faire comprendre d'elle. Il repartira en Europe en ayant peut-être progressé, un peu. (Dis-



Affiche internationale du film
Simon Werner a disparu



Simon Werner a disparu : Les camarades de Simon Werner inquiets



Life, above all : la mère, Lillian (Lerato Mvelase) et sa fille Chanda (Khomotso Manyaka)

cipline concernée : éducation aux médias).

18. Simon Werner a disparu, de Fabrice Gobert, rappelle dans sa construction *Elephant* de Gus Van Sant. L'histoire est en effet racontée de divers points de vue, en quatre chapitres qui portent les noms des personnages principaux. Chaque volet reprend une scène vue précédemment, depuis un angle différent, et la complète. Ce qui aiguise le suspense, chaque élément nouveau venant éclairer ou contrarier ce que l'on croit savoir.

Simon Werner a disparu se joue au début des années 1990 dans une banlieue parisienne plutôt nantie. Les portables, Internet, DVD et autres jeux vidéo ne font pas encore leurs ravages. De mystérieuses disparitions de lycéens laissent présager le pire. Un des intérêts du film réside dans le fait que les ados sont enclins à fantasmer, à inventer des rouages bien plus terribles et bien plus intéressants que ceux de leur banale réalité.

La disparition d'un élève, puis d'un deuxième et d'un troisième mettent en route le flot des spéculations. Des traces de sang dans le labo de chimie de l'école, une cabane qui abrite un hôte mystérieux, il n'en faut pas plus pour que la théorie du tueur en série soit étayée. Chaque détail (histoires d'amour, d'amitiés, de jalousie, relations avec les parents, avec les enseignants, etc.) nourrit les hypothèses les plus sombres et la psychose collective. Chacun se fait son cinéma ! L'histoire est racontée du point de vue de chacun des protagonistes, l'un après l'autre.

Mais à côté du thriller psychologique, il y a aussi un autre niveau : celui des amours non partagées, celui du calvaire des souffredouleur dans une jeune communauté. Fabrice Gobert réussit un assez joli coup avec ce deuxième

long métrage. (Discipline concernée : éducation aux médias). (Distribué en Suisse par Pathé).

Sida et cancer

19. Life, Above All (Le secret de Chanda), d'Oliver Schmitz, a pour toile de fond le sida, maladie de la honte en Afrique du Sud, fléau dont on ne prononce pas le nom, même pas en milieu hospitalier.

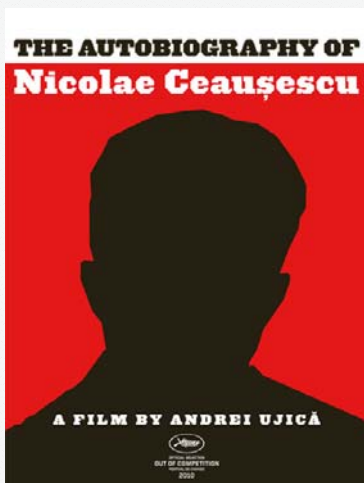
Life, Above All (Le secret de Chanda) est un poignant témoignage sur la nécessité de parler, de consulter, de braver la conspiration du silence. Le film suit la petite Chanda, 13 ans, dans le township d'Elandsdoorn, près de Johannesburg. Sa mère, séropositive, accouche de Sara, qui meurt peu après la naissance. Cette mort éveille les soupçons à propos de sa maladie, source de rumeurs et de préjugés. L'ombre de cette affection honteuse, inavouable, plane sur sa famille et sa meilleure amie, Esther, qui a choisi de se prostituer pour survivre. Ce déni général est incarné par la bienveillante et influente voisine de la famille, tante Tafa, qui ne veut pas reconnaître les ravages du sida.

Adapté du livre *Chanda's secrets* du Canadien Allan Stratton, la fiction d'Oliver Schmitz dépeint les conséquences catastrophiques de la conspiration et des préjugés. Oliver Schmitz filme la honte d'hommes et de femmes désespérés face à une maladie qui les décime. Il dénonce la bêtise criminelle de cette attitude, qui fut celle des autorités et du peuple jusqu'à il y a quelques semaines.

Le film est porté par des femmes, mère, fille, voisine influente, copine honnie par la communauté, qui sont en première ligne. C'est le personnage de Chanda, 13 ans, incarné par Khomotso Manyaka, qui va oser parler et agir à l'encontre des préjugés généraux. On a ici une approche intelligente, émouvante et sensible des problèmes de l'Afrique. Le film rap-



L'affiche du film (on n'était guère plus gai à la sortie)



L'affiche internationale du film



Autobiografia Lui Nicolae Ceausescu : Ceausescu main dans la main avec Kim Il-Sung

pelle qu'il y a 1,5 million d'orphelins du sida en Afrique du Sud et qu'il était temps qu'une campagne de lutte nationale anti-sida soit enfin lancée, en avril 2010. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique, éducation aux citoyens, éducation aux médias).

20. Le personnage d'Uxbal, dans **Biutiful**, d'Alejandro Gonzalez Iñárritu, vit les angoisses d'un père, d'un malade incurable, d'un trafiquant de clandestins, d'un marginal pas très honnête et d'un mari encore amoureux d'une femme droguée et déséquilibrée. Tragique de chez Tragique, Uxbal est un anti-héros pas très plaisant et pathétique, vénal et humaniste, calculateur et généreux. Il jongle avec ses magouilles en marge de la loi, des difficultés financières et sa volonté de protéger ses enfants. On a l'impression qu'il essaie de mettre sa vie en ordre, se sachant condamné, mais il n'essaie pas assez fort. Son geste de générosité envers les clandestins, l'achat de radiateurs au rabais, les tue au lieu de les réchauffer. La somme qu'il donne à une clandestine noire (qui ne rêve que de rejoindre son mari rapatrié de force) pour s'occuper de ses enfants incite cette dernière à prendre le premier bateau en partance pour l'Afrique. Si l'homme essaie de faire moins mal que d'habitude, il n'y réussit guère. Il semble incapable de prendre son destin en main, et tout ce qu'il réussit à faire, c'est à mourir dans les bras de sa fillette de douze ans. C'est une histoire tellement désespérée qu'on veut bien accorder un prix d'interprétation à Bardem, mais qu'on nous récrive un scénario un peu moins schématique et caricatural ! Iñárritu s'y entend certainement à filmer la déchéance et la misère, mais ici, on plonge dans un tel misérabilisme que cela en devient écoeurant.

Les Manipulations de l'Histoire

21. **Autobiografia Lui Nicolae Ceausescu**, d'Andrei Ujica,

nous offre 180 minutes d'actualités d'archives sans commentaires. On ne s'explique plus comment ce petit homme qui gesticulait et tenait des discours d'une platitude propagandiste extrême a pu soulever l'enthousiasme et tenir les rênes d'une nation pendant plus de deux décennies. La non-intervention du réalisateur renforce le propos du film, qui développe un discours oral et visuel totalitaire, une démesure de l'adulation d'un grand "Conducator" au faciès de brave type... Les ovations internationales se multiplient, on est ahuri d'entendre des Coreéens chanter à Kim Il-Sung et Ceausescu béats de plaisir "O Roumanie, comme je t'aime, parce que j'ai grandi sur ton sol et suis devenu un homme fier et peux dire au monde entier combien belle tu es, ô Roumanie !". Ou de voir des milliers de figurants former, dans une chorégraphie d'une précision millimétrée, des banderoles et tableaux humains à la gloire du dictateur roumain.

On voit Ceausescu visiter des supermarchés apparemment bien garnis (mais, à y regarder de plus près, inondés et privés d'électricité), tâter du pain, des fruits et des légumes, entretenir l'illusion de l'abondance. Les images les plus connues du dictateur sont les dernières, lorsqu'il passe en "jugement" avec son épouse, peu avant leur exécution. Cette parodie de procès introduit et achève cette "autobiographie" de Ceausescu faite d'images qu'il a autorisées et imposées. Le film aurait pu donner plus d'explications (sous-titres, intertitres), à mon sens, en particulier pour les spectateurs qui ne connaissent pas l'histoire de la deuxième moitié du XXe siècle et ne reconnaissent pas les figures politiques, roumaines et internationales. Ils sont nombreux, et j'en fais partie.

Mise au point extradiégétique : de Ceausescu, l'histoire retient qu'il prend la tête du parti communiste



Centurion : L'affiche du film



Centurion : Etain (Olga Kurylenko), une guerrière picte redoutable



Centurion : le légionnaire romain Quintus Dias (Michael Fassbender) fuyant devant ses poursuivants pictes

en succédant à Gheorghiu Dej en mars 1965. La Roumanie devient LA république socialiste dont la croissance économique fut la plus spectaculaire. Ceausescu se fait un nom en libérant des prisonniers politiques, en refusant d'envoyer des chars à Prague et en condamnant l'invasion par les forces du Pacte de Varsovie en 1968. Cela lui vaudra de pouvoir se montrer aux côtés des plus grands chefs d'état (Mao, Carter, Nixon, Ford, De Gaulle, etc.). Dès 1971, le "Conducator" impose un drastique plan quinquennal : il veut rembourser la dette extérieure du pays, rentabiliser les productions agricole et industrielle du pays en vendant à l'étranger. En 1974, il devient le président de la Roumanie, qui manque de nourriture, de ressources, de médicaments, de tout. Epaulé par la Securitate, Ceausescu limite la liberté d'expression, muselle les médias, remplit les prisons. Il a placé sa femme et des membres de sa famille aux postes-clés de l'état, imposé une politique de surnatalité, amené une Roumanie exsangue aux bords de la famine, nié l'existence donc la prise en charge du sida, utilisé les deniers publics pour faire construire un palais du peuple qui est par sa superficie le 2^{ème} au monde après le Pentagone, fait détruire des centaines de quartiers historiques au profit de gigantesques constructions en béton jugées plus fonctionnelles, et la liste est encore longue Le "massacre" par les forces armées de manifestants anti-communistes à Timisoara le 17 décembre 1989 fut la goutte qui fit déborder le vase du mécontentement. La révolution éclate, les rebelles et les forces armées joignent les forces : le couple présidentiel tente en vain de prendre la fuite. Il est intercepté et jugé expéditivement. Au terme d'un procès sommaire, Elena et Nicolae Ceausescu sont exécutés le 25 décembre 1989. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique, éducation aux médias, économie, éducation aux

citoyennetés).

22. Le Centurion, du Britannique Neil Marshall (UK 2010), nous plonge dans l'Antiquité romaine, dans un film où les héros ne cessent jamais de courir comme dans *The Last of the Mohicans* (1992) de Michael Mann, et se battent avec la rage de ceux qui servent une juste cause comme dans *Gladiator* (2000) de Ridley Scott. La première version de *Centurion* s'intitulait *The Ninth Legion* puisque que le film raconte le destin de quelques survivants de la "Neuvième Légion" également connue sous l'appellation la "Légion Disparue", alors qu'elle était en mission dans les territoires écossais au nord du célèbre Mur d'Hadrien (fortification construite d'est en ouest de l'Angleterre en 122 après Jésus-Christ, de 4,5 m de hauteur, 2,7 m de largeur, 117 km de longueur; elle délimitait la frontière nord de l'Empire romain et protégeait l'Empire des attaques des tribus écossaises). Nul soldat de la Neuvième Légion ne refera surface : ont-ils été massacrés ? ont-ils déserté ? À ce jour les spéculations continuent.

Centurion se joue à la fin du règne de Trajan (98 à 117) sous celui d'Hadrien (117-138). L'an 117 après Jésus-Christ est cité dans le film, le mur d'Hadrien y est en construction : ce sont les principaux repères chronologiques. Selon le film, la neuvième légion (une entité qui pouvait compter entre 4000 et 6000 hommes) avait pour mission de nettoyer le Nord et d'éliminer définitivement les Pictes. Mais ce fut le contraire qui arriva. Les efficaces méthodes de guérilla des Pictes firent des ravages dans les rangs romains : le Général Titus Flavius Virilus fut capturé, ses troupes décimées. Les guerriers pictes entreprirent une chasse acharnée aux survivants, menée par une féroce amazone (rescapée des tortures et viols des Romains, qui lui ont

coupé la langue). Tous périrent à l'exception d'un seul (joué par Michael Fassbender) dont le témoignage était plutôt embarrassant pour Rome.

Qu'une légion romaine soit éradiquée par des terroristes : inacceptable ! Le gouverneur romain de la Marche de Bretagne, Agricola, révisionniste avant l'heure, préféra affirmer que cette neuvième légion n'avait jamais existé!

Neil Marshall ne prétend nullement faire un film historique, ou un docu-fiction, il a choisi de faire un "thriller d'action". Il a essayé de respecter ce que l'on sait des us et coutumes de l'époque, ce qui lui permet de montrer des

femmes guerrières, dont les visages sont couverts de peintures de guerre et le corps enveloppé de métal et fourrure, de créer des suspenses éprouvants dans les forêts sombres du Nord de l'Angleterre, et de spéculer sur le sort de la neuvième légion. À découvrir absolument. (Disciplines concernées : histoire, géopolitique, éducation aux médias). (Distribué en Suisse par Pathé).

Ita est. Guettez les sorties sur grand écran, sur DVD ou à la télévision, il y a toujours beaucoup à découvrir - et à apprécier - dans ces sommes de créativité et de travail que sont les oeuvres cinématographiques. Ne boudez pas votre plaisir !

Pour en savoir plus :

Le site du Festival de Cannes : <http://www.festival-cannes.com/fr.html>

Quelques banques de données de films :

La banque de données de films la plus complète au monde (en anglais et en allemand) : <http://www.imdb.com/>

La banque de données de films du British Film Institute (en anglais) :

<http://www.bfi.org.uk/filmtvinfo/ftvdb/>

La banque de données de films Allocine (en français) : <http://www.allocine.fr/>

The complete Index to World Film CITWF (en anglais) : <http://www.citwf.com/>

Das grösste Filmlexikon der Welt (en allemand) : <http://www.filmevona-z.de/>

La plus grande banque de données sur les films allemands, en allemand et en anglais) : <http://www.filmportal.de/df/index.html>

EncycloCiné : liste des films sonores distribués en France (en français) :

<http://www.encyclocine.com/>

Online-Filmdatenbank (en allemand) : <http://www.ofdb.de/view.php?page=start>

Les organes parrainés par Martin Scorsese pour la restauration de films :

La Film Foundation - Filmmakers for Film preservation, pour la préservation et restauration du cinéma américain :

<http://www.film-foundation.org/common/resources/links.cfm?clientID=11004>

La Fondation mondiale pour la cinéma, World Cinema Foundation, pour la préservation et restauration du cinéma mondial :

<http://worldcinemafoundation.net/>

Lire sur les films :

L'annuel du cinéma, Edition LES FICHES DU CINEMA, e-mail : administration.fiches@wanadoo.ch (L'annuel 2009 : ISBN 978 2 902 51616 2) (L'annuel 2010 : ISBN 978 2 902 51617 7)

Site de la Revue mensuelle Positif : <http://www.revue-positif.net/>

Site de la Revue mensuelle du BFI : Sight and Sound (en anglais) :

<http://www.bfi.org.uk/sightandsound/>

Site de la Revue mensuelle Cahiers du cinéma :

<http://www.cahiersducinema.com/>

Site du Magazine hebdomadaire Première : <http://www.premiere.fr/>

Site de la revue bimensuelle romande Ciné-Feuilles qui traite tous les films sortant en Suisse romande (attention : accès libre aux archives, les publications des quatre derniers mois sont uniquement sur papier)

<http://www.cinefeuilles.ch/>

Suzanne Déglon Scholer enseignante au gymnase, chargée de communication de Promo-Film EcoleS, fondatrice de la TRIBU des Jeunes Cinéphiles, mai 2010